

Ester Bonal

Bonjour et bienvenue.

Je suis frappée par le nombre d'enfants et de jeunes que nous avons ici aujourd'hui. J'imagine que certains des plus âgés qui ne sont pas encore arrivés sont en train de prendre leur petit-déjeuner. Espérons qu'ils nous rejoindront bientôt.

Tout d'abord, en faisant écho à Marina Garcés, qui nous a parlé de gratitude lors de son intervention hier, je voudrais vous remercier pour votre présence ici aujourd'hui.

Je voudrais commencer par vous raconter une petite histoire personnelle. Il y a de nombreuses années, lorsque j'étais encore étudiante, je suis allée voir un spectacle de théâtre dans lequel Marina Garcés jouait. À cette époque, je ne savais pas encore que cette jeune actrice deviendrait la grande philosophe que nous connaissons aujourd'hui. Je me souviens que, lorsque je l'ai vue sur scène, j'ai pensé : « Cette fille est incroyable. »

Quelques années plus tard, j'ai eu la chance de rencontrer Philippe Meirieu. À cette époque, je travaillais déjà dans le domaine de l'éducation et je venais de découvrir son livre *Frankenstein éducateur*. Ce livre m'a profondément marquée, parce qu'il posait une question qui continue de nous accompagner aujourd'hui : qu'est-ce que signifie éduquer quelqu'un sans prétendre le fabriquer à notre image ?

Et puis il y a Pilar Figueras, qui a été une personne très importante dans l'histoire des Villes éducatrices et qui a également joué un rôle essentiel dans la création de nombreux liens entre les personnes qui travaillent dans ce domaine.

Aujourd'hui, nous avons donc ici deux personnes que j'admire profondément, et j'ai l'immense plaisir de pouvoir dialoguer avec elles.

La première question que je voudrais vous poser est la suivante : **que peut faire l'éducation pour la démocratie dans un contexte comme celui que nous vivons aujourd'hui ?**

Nous voyons des manifestations dans les rues, des services publics qui sont remis en question, des algorithmes qui organisent une partie de notre vie, des réseaux sociaux qui influencent notre manière de penser et de nous rapporter aux autres.

Philippe, peut-être pourrais-tu commencer.

Philippe Meirieu

Oui.

Je voudrais tout d'abord dire quelque chose qui peut sembler évident, mais qui ne l'est pas : l'éducation ne se réduit pas à l'école.

L'éducation se fait dans les familles, dans les écoles, dans les associations, dans les villes. Et je crois que les villes ont aujourd'hui une responsabilité particulière, parce qu'elles peuvent être des **villes de rencontre**.

Nous avons besoin de lieux où des personnes différentes puissent se rencontrer, se parler, travailler ensemble et découvrir qu'elles peuvent construire quelque chose en commun.

La démocratie ne peut pas exister sans solidarité. Et la solidarité ne signifie pas que nous soyons tous identiques. Elle signifie que nous acceptons de vivre ensemble malgré nos différences.

L'éducation ne peut évidemment pas tout faire. Mais elle peut faire beaucoup.

Elle peut permettre aux individus de comprendre qu'ils ne sont pas seuls au monde, qu'ils appartiennent à une histoire, à une société, à une communauté, et qu'ils ont une responsabilité à l'égard des autres.

C'est pourquoi je crois que les villes éducatrices ont un rôle fondamental à jouer.

Marina Garcés

Je voudrais reprendre ce que vient de dire Philippe à partir d'une idée très simple : les services publics sont une forme de démocratie.

Lorsque nous parlons d'éducation, nous ne pouvons donc pas nous limiter à parler de l'école ou des enseignants. Nous devons parler des conditions matérielles qui permettent aux personnes de vivre ensemble et de participer à la société.

Dans mon livre *L'École des apprenants*, je pars de trois convictions.

La première est que la crise éducative n'est pas seulement une crise de l'éducation. C'est une crise politique, sociale et mondiale.

La deuxième est que nous devons cesser de parler de l'éducation à la troisième personne. Nous devons nous demander ce que **nous** voulons faire de l'éducation, ce que **nous** pouvons construire ensemble.

Et la troisième est qu'il n'existe pas d'éducation émancipatrice sans alliances.

Nous avons besoin d'une **alliance des apprenants**.

Cela signifie reconnaître que nous sommes tous des apprenants et que personne ne possède à lui seul le savoir nécessaire pour résoudre les problèmes auxquels nous sommes confrontés.

Ester Bonal

Merci.

Je voudrais maintenant vous poser une deuxième question.

Nous vivons dans un monde où nous recevons une quantité énorme d'informations. Nous sommes constamment exposés aux réseaux sociaux, aux images, aux messages, aux opinions et aux manipulations.

Comment pouvons-nous éduquer à la pensée critique dans ce contexte ?

Philippe ?

Philippe Meirieu

Je crois qu'il faut revenir à cette idée du « nous » dont parlait Marina.

Le monde dans lequel nous vivons est un monde où les certitudes sont livrées aux individus par des machines, des téléphones portables et des slogans.

Nous devons donc recréer des espaces dans lesquels les personnes peuvent chercher ensemble.

La pensée critique ne consiste pas simplement à apprendre à repérer les fausses informations. Elle consiste à construire une relation au monde.

Et cette relation suppose la confiance, la solidarité et le désir de comprendre.

Nous avons progressivement cessé de croire en l'éducation. Nous avons parfois préféré la répression, l'exclusion ou la sélection.

Mais éduquer signifie précisément permettre à quelqu'un de développer sa capacité à penser par lui-même.

Depuis les Lumières, et notamment avec des penseurs comme John Dewey, nous savons que l'apprentissage est lié à l'enquête, à la recherche, au désir de comprendre.

Il faut donc stimuler le désir d'apprendre et ne pas se contenter de transmettre des connaissances.

La pensée critique est une **relation au monde**.

Et les villes peuvent jouer un rôle essentiel en créant des situations dans lesquelles des personnes différentes se rencontrent pour enquêter, réfléchir et chercher ensemble, malgré leurs différences.

Marina Garcés

Je voudrais ajouter quelque chose.

Pour que la pensée critique soit possible, il faut des conditions matérielles, symboliques et institutionnelles.

Nous parlons souvent de la pensée critique comme s'il s'agissait simplement d'une compétence individuelle. Mais comment demander à quelqu'un d'être critique s'il vit dans une situation de précarité, de peur ou d'impuissance ?

En Espagne, l'âge auquel les jeunes peuvent réellement s'émanciper est aujourd'hui de plus de 30 ans.

La précarité du logement est une forme de violence. Elle produit une expérience de guerre, d'attaque permanente.

Dans ces conditions, la pensée critique n'est pas seulement une capacité intellectuelle. Elle est incarnée et située.

L'autre face de cette peur et de ce sentiment généralisé d'impuissance est ce que j'appellerais une **industrie de la peur**.

Nous vivons dans une société qui produit constamment des menaces et qui nous fait croire que nous devons nous protéger de tout.

Et, très souvent, nous finissons par rendre les jeunes responsables de cette situation.

Philippe Meirieu

Oui.

Et je voudrais ajouter que l'émancipation consiste aussi à refuser les assignations identitaires.

Nous devons permettre à chacun de pouvoir dire : « Je ne suis pas seulement ce que l'on dit que je suis. »

Nous vivons dans des systèmes qui tendent à nous enfermer dans des catégories.

Les algorithmes créent des tunnels. Ils nous proposent toujours davantage de ce que nous avons déjà regardé, pensé ou aimé.

Mais l'éducation doit faire exactement le contraire.

Elle doit permettre à une personne de découvrir qu'elle peut être différente de ce qui l'a façonnée.

C'est cela, au fond, la dignité humaine.

Lorsque nous disons à un enfant : « Tu es dyslexique », par exemple, nous risquons de transformer une caractéristique en identité.

L'éducation doit au contraire ouvrir des possibilités.

Et les villes ont ici un rôle essentiel : elles peuvent créer des espaces où les personnes découvrent d'autres possibilités que celles qui leur sont assignées.

Ester Bonal

Je voudrais partir de quelque chose de très concret.

Lorsque nous parlons d'enfants hyperactifs, par exemple, nous leur attribuons très rapidement une étiquette.

Et cette étiquette peut finir par devenir leur identité.

Cela me fait penser à Marcuse et à la manière dont nos sociétés oscillent entre la recherche de sécurité et le besoin de liberté.

Nous voulons être protégés, mais nous voulons aussi être libres.

Et cette tension est également présente dans les phénomènes de polarisation et dans la manière dont nous construisons nos identités.

Nous avons aussi des institutions très hiérarchisées qui rendent parfois difficile la possibilité de prendre la parole.

Marina Garcés

Oui.

Nous adoptons souvent des attitudes défensives.

Mais critiquer et s'autocritiquer ne signifie pas culpabiliser.

Nous devons pouvoir regarder ce qui ne fonctionne pas sans chercher immédiatement un responsable.

Nous avons tendance à rendre les jeunes responsables de tout ce qui ne va pas.

Les diagnostics et les étiquettes deviennent parfois des miroirs de nos propres peurs.

Nous créons des systèmes de contrôle parce que nous avons peur, et ces systèmes nous donnent l'illusion que nous contrôlons réellement quelque chose.

Mais nous ne pouvons pas tout contrôler.

Et l'éducation consiste précisément à apprendre à vivre avec l'incertitude, avec le risque et avec la possibilité de l'inattendu.

Ester Bonal

C'est peut-être aussi pour cela que l'éducation est un art.

Parce qu'elle doit constamment gérer l'imprévu.

Nous pouvons préparer une séance, préparer un projet, préparer une activité, mais nous ne pouvons jamais savoir exactement ce qui va se passer lorsque nous sommes face à d'autres personnes.

Philippe, tu parles souvent de l'éducation comme d'un accompagnement de la liberté.

Philippe Meirieu

Oui.

L'éducation est l'accompagnement de la liberté.

Mais nous vivons dans un monde où accompagner la liberté est considéré davantage comme un danger que comme une opportunité.

Et il y a là une contradiction fondamentale entre les valeurs que nous affirmons et les pratiques que nous mettons réellement en œuvre.

Nous parlons de démocratie, de participation, d'autonomie, de pensée critique.

Mais nos institutions ne sont pas toujours cohérentes avec ces valeurs.

Nous devons donc travailler sur cette cohérence.

Nous devons pouvoir débattre.

Et nous avons malheureusement assisté à une régression : nous sommes passés, dans certains espaces politiques, de la capacité à parler et à argumenter à une forme de compétence « musculaire ».

Il faut aujourd'hui réapprendre à donner accès à la parole.

L'un des défis civilisationnels les plus importants est précisément celui-ci : **réussir à nous parler au lieu de nous opposer.**

Ester Bonal

Je crois que nous arrivons au cœur de ce que nous voulions partager aujourd'hui.

Il s'agit de rechercher la cohérence entre les valeurs que nous défendons, les discours que nous tenons et les pratiques que nous mettons en œuvre.

Il s'agit aussi de chercher les fissures dans les institutions, ces espaces dans lesquels quelque chose de nouveau peut apparaître.

Parce que l'émancipation commence souvent dans ces fissures.

Nous devons être capables de mettre les mécanismes en mouvement.

Cette conversation devait durer une heure et nous sommes déjà arrivés à une heure quarante.

Je vais donc m'arrêter ici.

Merci beaucoup, Marina. Merci beaucoup, Philippe.

Et merci à vous tous pour votre présence et votre écoute.